

Betty Bednarski, Jean-Pierre Issenhuth, André Major

Michel Gaulin

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2013). Compte rendu de [Betty Bednarski, Jean-Pierre Issenhuth, André Major]. *Lettres québécoises*, (150), 43–44.

★★★★½

BETTY BEDNARSKI

Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité (nouvelle édition)

Québec, PUL, 2012, 232 p., 35 \$.

Traduction et altérité

La traduction est un très vieux métier qui permet aux peuples et aux nations non seulement de communiquer entre eux, mais également de se mieux comprendre mutuellement au sein du mélange et de la variété des langues.

Voilà déjà une bonne quarantaine d'années que Betty Bednarski, maintenant professeur émérite à l'Université Dalhousie, à Halifax, se livre à une réflexion approfondie autour du phénomène de la traduction littéraire, notamment par rapport à l'œuvre de Jacques Ferron dont elle a été, à la fois, une traductrice exemplaire et une exégète astucieuse.

L'ouvrage que nous recensons ici a connu une longue carrière. Il a d'abord été, en 1986, présenté à l'Université Laval comme thèse de doctorat sur publications, travail pour lequel on avait demandé à la candidate d'ajouter un texte de réflexion sur le corpus soumis. Remanié quelque peu par la suite en vue d'une publication sous forme de livre, l'ouvrage émergeait de nouveau, trois ans plus tard, en 1989, aux Éditions du GREF, à Toronto, avant de faire l'objet, l'an dernier, d'une nouvelle édition tenant compte, à la fois, des vastes travaux menés entre-temps au Québec sur le corpus ferronien et de la réflexion continue poursuivie par l'auteur sur son propre travail de traductrice. Deux textes rédigés à l'origine en anglais et présentés comme tels dans le corpus font, en annexe, l'objet de traductions vers le français par Jean Antonin Billard et Robert Melançon respectivement.

Lire, traduire, écrire

Betty Bednarski connaît admirablement bien son métier de traductrice. Tout commence, pour elle, comme il se doit, par la lecture, une lecture en sympathie avec l'auteur qu'elle s'apprête à traduire, sans quoi la traduction entrevue risque de s'avérer un échec. Puis vient la traduction proprement dite qui, dans un premier temps, s'attache de très près au texte d'origine afin d'en tirer la « substantifique moelle » (pour reprendre le mot de Rabelais). Mais, progressivement, vient le moment où le traducteur doit assumer la pleine responsabilité de son propre texte, le faire pleinement sien tout en continuant de respecter le dessein fondamental de l'auteur. C'est alors que la traduction devient, à son tour, « écriture » à proprement parler ou, pour reprendre les mots de la traductrice, « la

Ce texte qui ouvre l'ouvrage, au-delà des pages liminaires, me paraît être l'un de plus forts de l'ensemble en ce qui concerne le travail de traduction.



BETTY BEDNARSKI

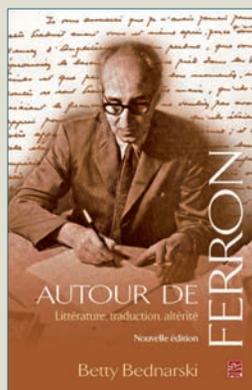
réalisation d'un texte qui fonctionne dans la langue d'arrivée [...] et qui crée sa propre *intégrité* de texte » [c'est l'auteur qui souligne] (p. 14).

Ce texte qui ouvre l'ouvrage, au-delà des pages liminaires, me paraît être l'un de plus forts de l'ensemble en ce qui concerne le travail de traduction. On y retrouvera, entre autres, parmi ceux qui ont influencé Betty Bednarski, des noms familiers comme ceux de George Steiner, de Wolfgang Iser, de Georges Poulet, de Rainer Schulte et, plus près de nous, celui de Jacques Brault. L'auteur reconnaît également, à plusieurs reprises, l'importance qu'a constituée pour elle la lecture de *L'esthétique de la création verbale*, de Mikhaïl Bakhtine.

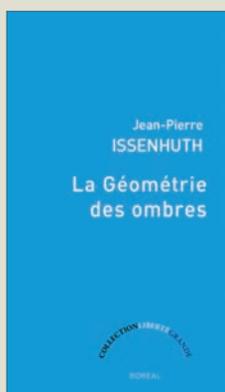
Altérité

Tout cela étant dit, il n'en restait pas moins un défi de taille à relever, s'agissant de Ferron, soit la place occupée par l'anglais (tant mentalité que langue) dans l'œuvre. On pense naturellement, ici, aux *Contes anglais et autres*, comme à tous les mots anglais francisés (ou déformés en guise de pied de nez à la langue de Shakespeare ou à la mentalité anglo-saxonne). C'est ici qu'entre en jeu le concept d'« altérité » (la « rencontre avec l'autre ») qui est au cœur même du processus de la traduction, mais qui joue doublement dans le cas d'une œuvre comme celle de Ferron.

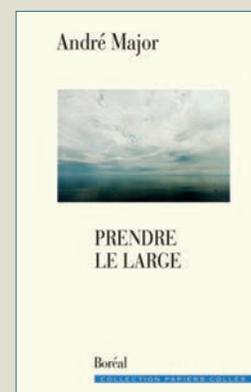
C'est précisément dans l'accueil de cette « épreuve de l'étranger », pour reprendre la formule d'Antoine Berman (cité p. 90), que se joue la dynamique qui donne des ailes à la traduction et en fait, à sa façon, une œuvre de création. Betty Bednarski avoue elle-même que le fait de traduire « une œuvre où l'altérité anglaise est à ce point centrale, privilégiée, a été pour [elle] l'occasion d'étranges découvertes » (p. 101). Puisse-t-il en être ainsi pour tous les traducteurs littéraires qui lui envieront ses seize années de correspondance assidue et d'échanges avec ce curieux personnage que fut — et demeure, au-delà du tombeau — Jacques Ferron.



Ce qui se dégage de ce recueil, c'est, une fois de plus, l'attachement que porte André Major à la littérature dans ses plus éclatantes manifestations.



ANDRÉ MAJOR



JEAN-PIERRE ISSENHUTH

La géométrie des ombres

Montréal, Boréal, coll. « Liberté Grande », 2012, 184 p., 22,95 \$.



ANDRÉ MAJOR

Prendre le large. Carnets 1995 - 2000

Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2012, 232 p., 24,95 \$.

L'art du carnet

L'occasion se présentait très bien, contre coutume, de rassembler dans une même recension deux ouvrages d'auteurs distincts, tous les deux rédacteurs de « carnets », par opposition au journal intime rédigé au jour le jour.

À u sein du milieu littéraire montréalais, Issenhuth et Major se connaissaient, à défaut de se fréquenter assidûment. Le premier vivait à Laval, dans une ancienne campagne qui se remettait mal de sa transformation presque spontanée en ville dortoir, alors que l'autre est montréalais au sens propre du terme, tout en aimant bien la campagne et ses sous-bois. Tous les deux partageaient un goût pour la nature, qu'ils examinaient de près et dont ils aimaient suivre les progrès de saison en saison, qu'il s'agisse de plantes ou d'animaux. Du point de vue de l'écriture, chacun en était venu à préférer le carnet, cet objet que l'on tient à portée de main dans son veston pour noter sur le vif, au hasard, les observations qui nous passent par la tête ou certains états de fait qui frappent soudain l'attention ou l'imagination.

Issenhuth fureteur

D'origine alsacienne, ayant vécu quelque quarante ans au Québec, où il fut un long moment enseignant, Issenhuth était plutôt porté, en littérature, vers la poésie (il fut notamment, un temps, critique de poésie au *Devoir*) et se gavait de publications, produites surtout en France par des éditeurs à petit débit et qui portaient sur la nature. Après avoir publié, chez Fides, en 2009 et 2010 respectivement, deux volumes de « carnets », il récidivait, une fois de plus, avec *La géométrie des ombres*, qui devait, hélas, être sa dernière publication puisqu'il décédait en juin 2011. Cet ouvrage ne devait paraître qu'à titre posthume en 2012.

L'origine des carnets, chez Issenhuth, remontait à l'année 2003 et cette forme d'écriture lui permettait de revenir en littérature, expli-

quait-il, après un arrêt qui avait duré deux ans. Le genre du carnet s'était en quelque sorte imposé à lui « comme un nouvel accompagnement de [sa] vie » (p. 158). Il en aimait, comme au croquet, écrivait-il, « l'angle d'accès, à chaque arceau [...] toujours légèrement différent [et] l'impossibilité d'écrire exactement la même chose deux fois sur le même sujet » (p. 159). Au sein de la nature, il affectionnait particulièrement « le jeu de la lumière et des ombres » (p. 69), d'où le titre qu'il donnait à sa dernière publication, « la géométrie des ombres, avec ses variations, ses déplacements permanents, ses superpositions multiples, ses disparitions sous les nuages » et dans laquelle il trouvait « une "lisibilité formelle", certaine, en vertu de laquelle rien, dans la nature, ne paraît jamais "confus ou disgracieux" » (p. 69-70), et qui le rassurait.

Major l'intrépide

Originaire d'un milieu modeste qui ne lui permettait pas de faire des études poussées, c'est à la force des bras, pour ainsi dire, que Major s'est progressivement taillé une place dans le milieu littéraire, en poésie, au départ, puis dans le domaine du roman et de la nouvelle, et même dans celui de textes pour le théâtre. Et, pourtant, l'homme insiste pour dire qu'il n'a « jamais été un écrivain de métier » et qu'il ne le deviendra pas « à son âge » (p. 80). Que diantre faut-il faire pour être sacré « écrivain de métier » ? On n'oubliera pas, non plus, que Major fut longtemps un préposé admiré aux émissions littéraires de la radio de Radio-Canada avant la disparition de la culture dans cette boîte...

Un premier recueil de carnets, couvrant les années 1993-1994, avait déjà paru en 2007. Le plus récent recouvre les années 1995 à 2000 inclusivement. Le titre donné à ce recueil, *Prendre le large* tout comme l'image d'un paysage marin qui l'accompagne en page de couverture sont révélateurs, puisque c'est l'époque où Major prend sa retraite de Radio-Canada et se retrouve dorénavant libre de partager son temps comme il l'entend.

Ce qui se dégage de ce recueil, c'est, une fois de plus, l'attachement que porte André Major à la littérature dans ses plus éclatantes manifestations : les Russes au premier plan (Tougueniev, Tolstoï, Tchekhov — « figure tutélaire » [p. 191]), Faulkner, chez les Américains, Gide en France, puis, sans ordre de préférence, Cioran, Pavese, Gombrowicz, Thomas Bernhard, Kundera, Borges, Kafka, Virginia Woolf pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus éminents.

L'image qui nous reste de l'auteur, après avoir terminé la lecture de ce recueil, est celle d'un être sensible et chaleureux, satisfait dans ses entours malgré les tracasseries naturelles de la vie, et qui trouve dans la beauté de la littérature, comme au sein de la tranquillité de la nature, la satisfaction d'une vie vécue dorénavant dans la plénitude.